Document generated on 07/14/2025 5:38 p.m.

Continuité

CONTINUITÉ

Cinémas d'après-guerre

Pierre Pageau

Number 129, Summer 2011

La culture mise en scène

URI: https://id.erudit.org/iderudit/64383ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)
1923-2543 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pageau, P. (2011). Cinémas d'après-guerre. *Continuité*, (129), 40–44.

Tous droits réservés © Éditions Continuité, 2011

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Cinémas d'a

Après l'essor des « palaces » dans les principales villes du Québec au début du XX^e siècle, de nombreuses salles de cinéma plus modestes naissent entre 1945 et 1960. Plus petites, peu luxueuses, dotées d'un seul écran mais très confortables, elles ont constitué l'essentiel des lieux de projection jusqu'à l'arrivée des multiplex.

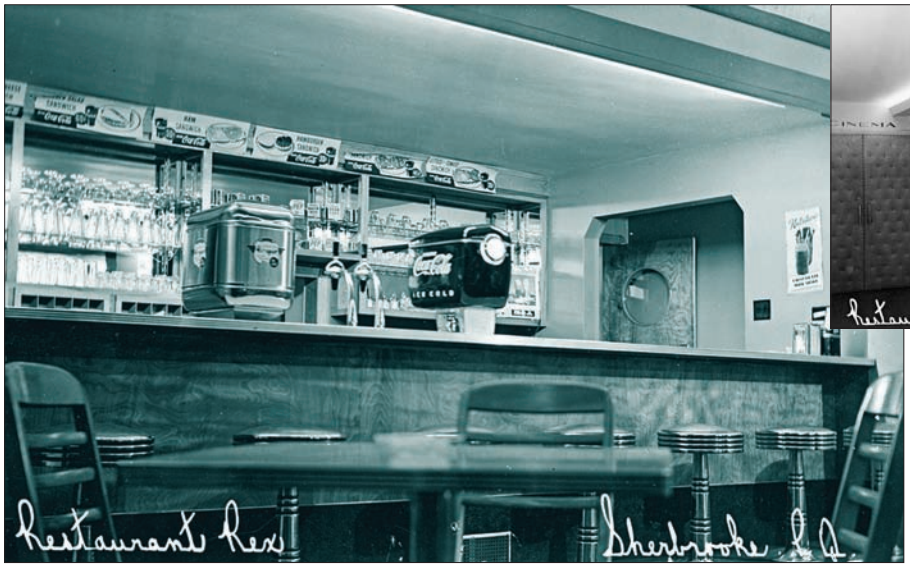
par Pierre Pageau

Avec sa marquise et sa section de restauration, le Cinéma Rex de Sherbrooke représente bien les salles construites entre 1945 et 1960 dans la tradition des « palaces ».
Source : Pierre Pageau

Pourquoi un boom de construction de salles de cinéma entre 1945 et 1960 ? D'abord, mentionnons le simple besoin de se divertir, la télévision n'ayant pas fait son apparition dans les foyers québécois avant 1952. Cette année-là, on comptait presque 59 millions d'entrées en salle au Québec, ce qui ne comprenait pas les projections dans les salles paroissiales et le réseau scolaire. Avec quatre millions d'habitants dans la province, c'est comme si chaque Québécois, incluant les nouveau-nés, était allé au cinéma au moins 14 fois cette année-là ! En 1963, le nombre d'entrées avait chuté à 22 millions et des poussières.

Le boom économique d'après-guerre explique aussi l'apparition de nombreuses salles. Le Québec vit alors le *baby-boom*, ce qui entraîne un fort accroissement de la vie économique (construction, éducation, services publics). Une liberté et une certaine modernité d'après-guerre encouragent aussi

après-guerre



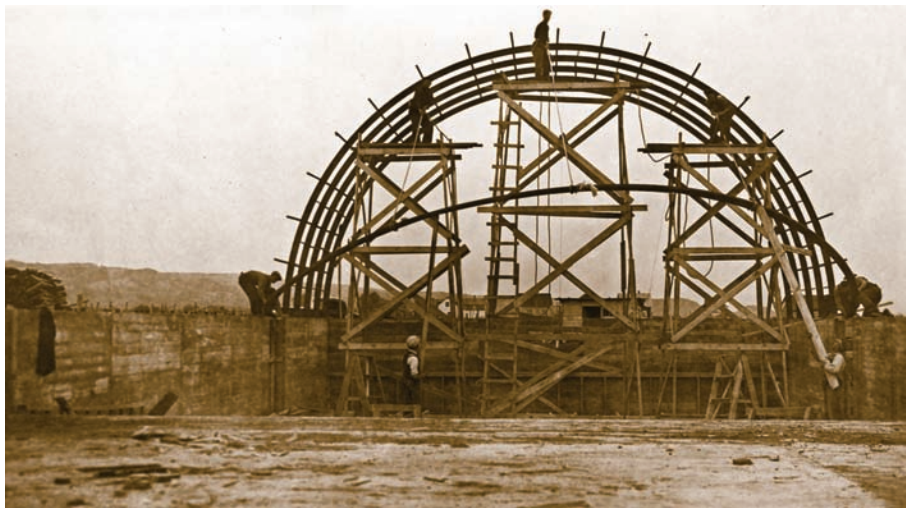
de nombreux entrepreneurs à se lancer dans la construction de salles de cinéma.

Ce boom est amplifié par une présence de plus en plus grande du cinéma « parlant français ». France-Film en fait une large promotion à partir de son réseau des Cinémas de Paris : Montréal, Québec, Trois-Rivières, son vaisseau amiral demeurant le Saint-Denis. Dans les régions, Léo Choquette, propriétaire d'un réseau de 25 salles, fait la même chose mais, en 1965, il doit vendre toutes ses salles à France-Film.

Les salles construites entre 1945 et 1960 cherchent à conserver les principaux attributs des palaces : guichet central unique, marquise proéminente et très lumineuse, sans oublier toutes les photos et affiches de films (*lobby cards*) à l'extérieur et à l'intérieur. Elles n'ont généralement qu'un seul étage et offrent de 500 à 1000 places, en plus de sections de restauration très développées.

Le modèle architectural le plus souvent choisi en région est de type *quonset hut*. Il s'agit d'une baraque en tôle ondulée préfabriquée de forme cylindrique. Certains délaissent la tôle en faveur d'autres matériaux, mais la forme du bâtiment demeure toujours la même. L'entrée a généralement la forme d'une boîte. On trouve des salles de ce type un peu partout : le Garden de Laval, le Lux de Varennes, le Vimy de Ferme-Neuve, le Bryson en Outaouais, L'Érable de Sainte-Émilie-de-l'Énergie. Après 1945, ces structures se vendront pour 1000 $ comme maisons unifamiliales.

Intimement liée à la vie sociale et culturelle du village ou du quartier et à ses habitants, la salle de ces années demeure proche de son public, à l'image de celle du film *Cinéma Paradiso*. Elle est presque toujours une entreprise familiale, particulièrement en



Construction du Cinéma Caribou de Sainte-Anne-des-Monts, selon un modèle architectural de style quonset hut *très répandu en région*

Cinéma Champlain, à Montréal : l'équipe est fin prête à accueillir les spectateurs.

région. Les parents dirigent la salle, et la famille habite généralement à l'étage. Le père est propriétaire, gérant et projectionniste; la mère travaille au guichet ou au comptoir à friandises. Dès qu'un enfant est assez vieux pour les aider, il le fait, ce qui engendre des situations cocasses. Par exemple, certains enfants travaillent dans un cinéma alors qu'ils n'ont pas l'âge requis pour assister à la projection.

Les soirées de type Foto-Nite sont extrêmement populaires durant ces années, principalement en Abitibi, dans le Bas-Saint-Laurent et dans Chaudière-Appalaches. Ces soirées hybrides comprennent des spectacles amateurs (avec remise de prix, aussi bien pour les concurrents que pour les spectateurs) et la projection d'au moins un long métrage. Elles sont souvent organisées en collaboration avec un poste de radio ou des marchands locaux.

À Montréal

Depuis 1915, pratiquement tout le centre-ville de Montréal est contrôlé par Famous Players, avec les plus beaux et gros « palaces » (Loew's, Capitol, Palace), tous situés rue Sainte-Catherine Ouest (avec une capacité de 2500 à 3000 places chacun). Cependant, pour les amateurs qui refusent de se rendre au centre-ville, des entrepreneurs et des architectes inventent la salle de banlieue.

La compagnie United Amusement, de George Ganetakos, sera le propriétaire indépendant le plus important des « palaces de quartier » (jusqu'à ce que cette compagnie soit totalement absorbée par Famous Players en 1959). Durant la période 1945-1960, United fait construire le Cinéma Ahuntsic, l'Avenue Theatre à Westmount, le Cinéma Normandie (qui deviendra le Lucerne) à Ville Saint-Laurent ainsi qu'un dernier « mini-palace », le Van Horne. Ces salles ont en moyenne 600 places, une marquise verticale très visible et une façade entièrement vitrée pour permettre aux passants de bien voir le *lobby*. Elles ouvrent de plus en plus loin du centre-ville, dans ce qui devient la nouvelle banlieue de Montréal.

La compagnie britannique Odéon ne craint pas de faire son entrée au Québec en achetant un circuit de neuf salles, dont sept à Montréal : Beaubien, Electra, Midway, salle Perron, Verdun Palace, Kent, Villeray. Odéon tente de se rapprocher de la clientèle francophone avec l'ouverture du Crémazie en 1947 (au nord de la rue Saint-Denis), puis du Mercier et du Champlain, rue Sainte-Catherine Est, en 1948. Avec l'ouverture du Champlain, les distributeurs américains trouvent un débouché en or pour leurs versions françaises. Odéon les présente aussi parce qu'elle ne peut pas obtenir facilement les films en primeur, qui demeurent l'apanage de Famous Players.

À Québec

La télévision n'offrant pas encore une concurrence réelle au cinéma dans la

capitale, il y a peu de changements dans le répertoire des salles entre 1945 et 1960, du moins en ce qui a trait à leur nom et à leur emplacement. Elles demeurent toutes centralisées (rue Saint-Jean pour la haute-ville, rue Saint-Joseph pour la basse-ville). Plusieurs salles changent de mains, ce qui entraîne une francisation des écrans.

En 1948, France-Film entreprend la reconstruction du Cinéma de Paris, avec 1150 places. Il présente les grands succès du cinéma commercial québécois des années 1945-1950. Cette très grande salle se distingue de son concurrent voisin, le Cinéma Capitol, qui ne présente que du cinéma en anglais. Sur le chemin Sainte-Foy, le Cinéma Classic, propriété de Famous Players depuis 1920, est acheté par France-Film en 1955 et rebaptisé Cinéma Bijou en 1965. Ses 648 places sont consacrées uniquement au cinéma de langue française.

Sur la rue Saint-Vallier, le Théâtre français, en activité depuis les années 1920, est incendié en 1948, et devient le Cinéma Laurier l'année suivante (500 places). Alex Adilman, déjà propriétaire du Cambrai (place D'Youville), ouvre le Cinéma Sillery au 1720, rue Saint-Michel, une salle de 500 places. En 1960, le Sillery a une programmation strictement en français. Le Lairet, une salle de Famous Players (gérée par United Theatres), ouvre en 1948 sur la

Reconstruit en 1948, le Cinéma de Paris, à Québec, présente les grands succès du cinéma commercial québécois des années 1945-1950, tandis que son concurrent voisin, le Cinéma Capitol, ne présente que des films en anglais.

POUR VOTRE **MARIAGE**
VOTRE **RÉCEPTION**
VOTRE **RÉUNION**
VOTRE **RENCONTRE**
VOTRE **CONFÉRENCE DE PRESSE**

LE DOMAINE CATARAQUI
JARDIN HÔTELIER DE LA CAPITALE NATIONALE

OFFREZ-VOUS LE NOUVEAU DOMAINE CATARAQUI

Riche d'un cachet unique et entièrement restauré, le fabuleux domaine Cataraqui propose des salles magnifiques, au cœur d'un site exceptionnel.

2141, chemin Saint-Louis, Québec (Québec) G1T 1P9
Tél.: 418 528-7433
www.ccnq.org

En partenariat :

BANQUE NATIONALE
GROUPE FINANCIER

COMMISSION DE LA CAPITALE NATIONALE
Québec

Le Cinéma Ritz de Granby, preuve que l'on fait encore de superbes marquises entre 1945 et 1960.

3e Avenue, dans la paroisse Saint-Fidèle à Limoilou. Ses 842 places en font une grande salle de quartier, de telle sorte qu'elle sert aussi pour des spectacles de variétés. Le Lairet présente des reprises de films américains et français.

Hors des grands centres

En région, l'arrivée de la télévision est plus tardive, ce qui permet la création et la survie de plusieurs petites salles. Elles naissent généralement dans des secteurs limitrophes des villes, vers de nouveaux quartiers. C'est le cas du Cinéma Montcalm (1947) à Rouyn; du Figaro (1947), qui devient un Cinéma de Paris (1948), à Hull; du Cinéma Auditorium (1946) à Rimouski.

Ces salles comptent en moyenne 400 ou 500 places et se distinguent par une architecture générale très simple, soit de style *quonset hut*, soit de type « boîte carrée », disposant toujours d'une entrée et d'une marquise originales et invitantes. Ces salles projettent des films sept jours par semaine et ont une programmation bilingue. Ne pouvant affronter France-Film pour obtenir des copies de films venues de France, elles doivent se contenter de *second runs*, les primeurs ou les exclusivités leur échappant.

Durant la période 1945-1960, la plupart des villages ont au moins deux salles de cinéma. Polyvalentes, elles offrent diverses formes de spectacle (du cinéma d'abord, mais aussi du théâtre, du vaudeville, de la musique populaire, de la lutte, sans oublier les Foto-Nite). Il s'agit habituellement des plus grandes salles du village avec l'église locale, avec laquelle elles sont souvent en concurrence.

Pour survivre dans les années 1970 et 1980, les mini-palaces des villes comme des villages devront adapter leur programmation en présentant des films de répertoire ou du cinéma érotique. Jusqu'à ce que l'arrivée des multiplex sonne le glas de leur popularité...

Pierre Pageau est professeur de cinéma à la retraite et auteur de l'ouvrage Les salles de cinéma au Québec 1896-2008.

La collection des magazines *Continuité* à la portée de tous !

Les anciens numéros du **magazine *Continuité*** sont maintenant **disponibles en ligne librement** et **gratuitement.**

La numérisation rétrospective de cette collection a été réalisée au cours de l'année 2010 par Érudit (Centre d'édition numérique de l'Université de Montréal), firme mandatée par la SODEP dans le cadre d'un projet de valorisation des publications québécoises soutenu par Patrimoine canadien.

Le magazine *Continuité* publie quatre numéros par année depuis bientôt 30 ans.

Nous vous invitons à profiter de cette source d'information unique sur le patrimoine en consultant le site **www.erudit.org/culture/continuite**